

CARRÉ BLANC ET LE PAIN QUOTIDIEN

DU CLAIR VERS L'OBSCUR

Une expérience quotidienne de l'écriture courte et rapide

*Au fond, tout ceci tourne constamment autour d'un besoin, d'une révolte et d'un désir profond:
Augmenter l'usage «utilitaire» de l'écriture libérée (la poésie) et de la fiction dans le quotidien,
apprendre à utiliser plus les richesses de l'obscur pour la perception, la compréhension et l'action.
Ce qui est franchement radicalement sain et libérateur dans une culture qui a tant désiré
s'en remettre exclusivement au rationnel.*

Arles, quai de la Roquette, été 2017

Du clair à l'obscur, installation textes et images, Agnès Benedetti et Max Jacot, Voies Off.

Deux larges bandes d'images et de courts textes s'enroulent aux troncs des platanes à côté du Rhône où se cache peut-être le Silure prêt à te manger si tu y plonges. Cette double spirale énigmatique peut te mener vers la lumière et le fouillis du feuillage aussi bien que te précipiter vers le monde souterrain. Va savoir lequel serait plus désirable !

Par les fenêtres d'un cabinet de psychanalyste en rez de chaussée peut s'entendre et s'écouter une interview de François Tosquelles, le psychiatre enfui de la dictature franquiste, franc convaincu de la déconnatrise, lui qui influencera la psychiatrie en France pour quelques dizaines d'années.

Au cours du même été 2017

Passe sur le quai de la Roquette, par un autre jour de chaleur, la silhouette du photographe colombien José R Obonaga, qui ne connaît personne des évoqués ci-dessus mais découvre les spirales Du clair à l'obscur, en compagnie hasardeuse d'une petite troupe de psychiatres venus du nord. Il voit, écoute, lit et fait le plein intérieur.

En l'an 2020, année de pandémie

Le même corps colombien JR Obonaga, en recherche art-thérapeutique, travaille à un mémoire sur «l'Amour au temps du COVID». Il se remémore l'installation en spirale sur les platanes d'Arles et se débrouille à retrouver la trace de Max Jacot. Ensemble ils vont télescoper leurs passions et concocter un dispositif de «Carré blanc» dans un essai de complément à la supervision traditionnelle du thérapeute par l'usage court et rapide d'une parole au quotidien.

Du montage photographique à la parole obscure. Retour brutal dans le temps

En 1990 sort un livre intitulé «Helvétiquement autre», par Max Jacot et Julie Sauter. Les images noir-blanc de ce livre sont fabriquées à l'aide de fragments de réel ré-assemblés (avec un grand réalisme, dans une impressionnabilité proche du test psychologique du TAT). De même que les autres travaux de ces auteurs durant les années 80 et 90.

On pourrait décrire le contenu objectif de ces images comme fréquemment banal et superficiellement proche de la photographie directe. Pourtant l'effet en est profond et donne lieu à un ressenti troublant sans rationalité ni maîtrise. La source de cette ambiance est probablement dans la remontée de fragments de réel nés de lieux et d'époques différents pour les assembler dans de fausses images cohérentes. Ainsi la violence faite se cache sous une surface donnant l'illusion d'une autre réalité. Pourquoi unir aussi intimement des choses familières dont chacun de nous sent bien qu'elles ne devraient jamais se toucher ni cohabiter !

Une sorte de sacrilège. Intuitivement ça secoue.

On a donc déjà bien un travail sur l'obscur.

Un pain quotidien de l'image

En 2006, Max Jacot lance avec Francis Traunig le dispositif web «uneparjour.org», dont Max Jacot crée l'infrastructure technique. Ajouter quotidiennement dans le dispositif une image capturée, repensée ou transformée ce même jour, ça désagrège la volonté de maîtrise de ces «séries photographiques sur thème» chéries des auteurs photographes et ça débranche la fierté de ne présenter que de parfaites images. C'est au contraire le tout-venant qui ouvre la porte à l'inspiration erratique et peut-être à l'inconscient. La page centrale du site est composée de lignes dédiées chacune à un photographe, surmontée discrètement de son nom. Les lignes s'empilent les unes sous les autres, comme des bandes de négatifs, mais sur fond blanc. D'un clic on agrandit l'image. Entre les lignes d'images donc, quelques textes courts ou rien du tout. C'est donc là que se côtoient, collés les uns aux autres et à longueur d'année, ces «pains quotidiens» de photographies ou de dessins déposés là avec une certaine simplicité.

Un champ d'images et des marelles photographiques

Bientôt ce flux continu d'images au jour le jour donne lieu à des interventions et installations dans le réel, en extérieur: 3000 images plantées comme des fleurs dans une clairière près de Dieulefit pour un week end et emportées par les villageois et visiteurs, vingt drapeaux suspendus dans la charmille du jardin exotique au Musée d'histoire naturelle de la Rochelle et montrant les pieds et le ciel sur la tête de la vingtaine de photographes saisis dans la même heure sur divers continents, ou des nappes d'images sur les tables de bistrot de Montélimar et de Privas en Ardèche ou encore des valises d'images à se coller parmi, aux habits, aux corps ou aux visages lors du festival villageois des Éphémères à Chomérac.

Heureusement que nous ne restons pas prisonniers des écrans !

Carré blanc pour des mots lancés, une expérience naïve de l'écriture poétique

En 2016, Max Jacot invite la psychanalyste Agnès Benedetti à s'emparer d'un espace en compagnie des faiseurs d'images de La bande des Uneparjour mais en oubliant les images et n'usant que de quelques mots chaque jour, affichés large, en tant qu'image. «J'ai commencé voici un an à écrire des petits paquets de mots chaque jour dans un petit carré blanc qui m'avait été concédé sur un site de photographes qui publient tous les jours. (uneparjour.org) Je me suis donné une autre contrainte : écrire à la va vite et avec peu de reprise, en dix minutes, un quart d'heure. Jour après jour, je me suis rendu compte que l'écriture se mettait en route à d'autres moments, avant, pendant la journée ou par les rêves ou rêveries, dans les transports, mais aussi pendant les séances, mes patients pouvant parfois produire, par le transfert, cette déconnade dont parle Tosquelles dans une magnifique vidéo sur ce qui se passe autour de l'association libre.» Ce quotidien-là s'étendra sur deux années pleines d'émotions et donnera lieu à l'installation «Du clair à l'obscur» à Arles, évoquée plus haut.

A présent donc, les mots sont venus se caresser aux images, en voisins inattendus. Ils prendront encore possession de l'«Animiste à Charleroi», qui reliera l'obscur de l'obscénité à la force des rues, des lieux, des nourritures et des proverbes de Belgique, puis «l'Homme sans nom» où s'ébauchera en filigrane par les mots une remise en mouvement d'un passé étouffé.

Comblent le vide du COVID

En 2020-2021, le photographe JR Obonaga part donc à la recherche de Max Jacot et des pratiques de l'obscur. Sa préoccupation à lui est d'imaginer et rechercher comment mieux combler le vide laissé par le tremblement du COVID et renforcer la neutralité de l'art-thérapeute dans la dynamique thérapeutique.

Un parler démasqué

A ce moment-là, Max Jacot cherche à offrir dans le dispositif «uneparjour» un carré blanc, ou guichet des incertitudes, aux corps déstabilisés, confinés ou déconfinés par l'époque vécue, en débranchant autant que faire se peut le brouillage médiatique, politique ou moralisant qui ne fait que renforcer l'angoisse ambiante. Cela fonctionne avec le même outil de parole quotidienne courte et non réfléchi mis en état de vie pour la première fois par Agnès Benedetti, mais confié non plus à un individu mais à une «bande d'écrivains quotidiens» dont les textes vont se trouver affichés en vrac sans identification personnelle claire. La force libératoire arrive ici par le quotidien des petits paquets de mots, le refus de la maîtrise sur ces mots, l'identité diffuse et bien sûr la durée répétitive de l'acte du lancer des petits cailloux vers la surface faussement calme du lac de la réalité que certains voudraient si rassurante.

La chose se retrouve nommée «le Parloir démasqué».

Un Carré blanc pour les art thérapeutes

Max Jacot et JR Obonaga assemblent alors leurs dynamiques et leurs passions et conçoivent un dispositif de «Carré blanc des art thérapeutes», qui se greffe sur l'infrastructure uneparjour mais ne sera pas publique. Dans cette perspective et soutenu par les expériences évoquées plus haut, ils imaginent assez en détail un outil de parole quotidienne, destiné à tous les art-thérapeutes mais aussi aux stagiaires et voué à ouvrir un «carré blanc» aux émotions, aux peurs, aux désirs liés à leur pratique thérapeutique. Les textes courts ne sont associés à aucun nom ou pseudo, ils s'affichent aléatoirement au sein du site et disparaissent au bout de peu de temps pour leur donner une présence éphémère, conformément à l'éthique de la profession. Au fond c'est ce choix de déposer une parole au centre du cercle des pairs qui fait sens et qui fait acte.

Encore le silure ?

Il est amusant de relever ce hasard, par lequel Jean-Pierre Royol, directeur de l'institut PROFAC auquel est destiné le mémoire de JR Obonaga «L'amour aux temps du COVID», s'est souvenu avoir été présent au vernissage de l'installation «Du clair à l'obscur» aux Voies Off d'Arles en 2017. Le silure du Rhône dans son obscurité jouerait-il à rapprocher des corps arrivés de bien lointains paysages ?

... quand l'énigme n'est plus une crainte mais un horizon

La question reste bien sûr ouverte d'expérimenter la force pratique de ce dispositif pour la supervision et de tester la participation qu'il peut éveiller. Mais cela fait 15 ans que je constate son efficacité qui a transformé radicalement ma pratique des mots et des images. Et même ma pratique du quotidien.

Je propose donc de ne pas tenter d'éclaircir avec sérieux et méthode, mais de chercher le mouvement «Du clair vers l'obscur», ressenti et vécu par Agnès Benedetti dans son travail sur les mots et qui inspira l'exposition d'Arles. Le «clair» étant entendu ici comme le clair de la certitude et du rationnel, et l'«obscur» comme la lumière poétique, aussi nommée parfois «énigme renouvelée».

Au moment où l'énigme cesse d'être une crainte et devient un horizon.

Comme pour le Silure du Rhône, le décisif c'est de plonger.

*«Et bien sûr c'est Toi
Qui t'es Jetée
Du Haut du Plongeoir
Je quémande Plus de Détails
Pour Plus de Courage»
L'Animiste Charleroi*

Dans une civilisation ravagée par l'efficacité et la rationalité, il nous faut inventer des mots (ou des images ... ou des récits...) qui sachent réveiller le tremblement, le rire, la déconnade de Tosquelles, la joie des chocs et l'ivresse de l'incertitude. Oublier tout ce que nous avons appris et à quoi nous nous accrochons, et avancer en riant vers la fin du béton du plongeur ...

Et ensuite ?

L'air est doux à la chute. L'horizon observe ma plongée avec intérêt et un peu de jalousie. Puis l'eau est obscure et me prend. Elle me rafraîchit. Et allez savoir ... peut-être le Silure est-il un amoureux respectable, ou acceptable ... et même affectueux ... Sinon je rejoindrai les filles du Rhin, qui sont fort jolies à ce qu'on me dit...

Conseils pratiques

Sont reprises ici les règles programmées sur les pages concernées ainsi que de multiples propositions pouvant mener à l'efficacité du dispositif.

Général:

- par la fréquence (en principe quotidienne), par la rapidité et la concision, par le refus de la maîtrise de sa production, le faiseur d'images, l'écrivain de mots ou le thérapeute en recherche de neutralité vont aborder chacun sa recherche à un rythme et dans un dispositif qui favorisera l'attention flottante

Dispositif Uneparjour initial:

- Lancé quotidien d'images et de courts textes
- Conteneurs individuels (ligne) Juxtaposition continue des lignes individuelles
- Conservation de l'historique / Publication temporelle durable
- Avec identité minimale (prénom, nom et lieu de vie), possibilité d'identités fictives (ou même de groupes)
- Visibilité publique mais secondaire (on ne recense par les visites sur le site) , la relation qui compte est celles entre les actifs
- La juxtaposition étendue des acteurs dans le temps et sa répétition infinie provoque une réception multiple des objets déposés perçus plus comme actes de la vie que selon un statut d'œuvres d'auteurs ...

rem: La visibilité publique n'a que peu d'importance, c'est le regard à l'intérieur du groupe qui crée la cristallisation. Le dispositif est moins révélateur avec des auteurs qui ont déjà un langage bien construit qu'avec, par exemple, de très jeunes photographes qui vivent la création au quotidien et expérimentent un style qu'ils ne possèdent pas encore.

Adaptation proposée pour les thérapeutes:

- dispositif carré blanc pour la saisie
- Courts textes quotidiens, publication en vrac et proximités aléatoires
- La périodicité fréquente (mais extrêmement courte) est probablement indispensable
- Juxtaposition/confrontation des actifs sans identification personnelle
- Disparition des anciens contenus dans un délai de quelques semaines (la notion d'éphémère, centrale dans le dispositif art-thérapeutique, est également retenue dans le dispositif)
- Pas d'identité directement liée aux contenus (éventuellement identités des actifs sans lien aux productions)
- Présence des seuls thérapeutes (??) et pas de visibilité publique
- La présentation aléatoire sur la page produit un effet de cadavres exquus

Propositions libératoires comme pistes de variations de style et de points de vue:

- préserver une atmosphère théâtrale plutôt que sérieuse
- éviter le trop-plein de subjectif
- éviter le brouhaha relationnel de type médiatique
- penser à en dire plutôt moins que plus sur les émotions évoquées
- privilégier la poésie ou la fiction plutôt que le raisonnement la conviction ou la preuve
- se projeter dans des personnages autres que soi-même
- se projeter dans d'autres cultures d'autres pays
- raconter un rêve court, profond ou éveillé
- s'imaginer dans un futur possible, craint ou désiré
- pas de travail ou retravail, sinon pour quelques sursauts immédiats du désir des mots
- pour le thérapeute: se glisser au «je» dans le personnage du sujet de la thérapie et donc éviter de le rejeter dans une Altérité/Autre étrange ou étrangère